

## **TURGOT ET LE RÔLE DES IDÉES SENSIBLES DANS LA GENÈSE DE LA SOCIÉTÉ CAPITALISTE**

### **Introduction**

Selon un lieu commun relativement répandu, le libéralisme économique est fondé sur une anthropologie, celle de *l'homo œconomicus*<sup>1</sup>, agent calculateur et rationnel, et cette anthropologie est elle-même fondée sur une épistémologie, l'empirisme<sup>2</sup>, selon laquelle les sensations constituent l'origine des connaissances. L'idée est la suivante : si ce qui incite l'homme à connaître le monde est une variété de sensations de plaisir et de peine, il se définit alors comme un jouisseur prioritairement intéressé à son bien-être matériel, et sa raison comme une faculté mise au service de ce bien-être. C'est ce lieu commun que, depuis quelques mois<sup>3</sup>, nous interrogeons, en tentant de répondre à la question suivante : l'empirisme classique conduit-il nécessairement à faire de l'homme un *homo œconomicus*, ou bien, comme le soutient

---

<sup>1</sup> Voir par exemple Christian Laval, *L'homme économique. Essai sur les racines du néolibéralisme*, Paris, Gallimard, 2007.

<sup>2</sup> Voir notamment Ch. Laval, *op. cit.* ; Joël-Thomas Ravix et Paul-Marie Romani, « L'idée de progrès comme fondement des analyses économiques de Turgot », in *Économies et Société*, n°1, 1984(18), p. 97-118 ; Gilbert Faccarello et Annie Cot, « Sensualistes et utilitaristes », sous la direction de Alain Béraud et Gilbert Faccarello, *Nouvelle histoire de la pensée économique*, Paris, La Découverte, 1993, vol. 1.

<sup>3</sup> Cf. Marion Chottin, « Comment fonder le moi intéressé ? La fiction de l'homme originaire dans Condillac et Turgot », in *Économies et sociétés*, à paraître.

## CORPUS, revue de philosophie

Marx dans la *Sainte famille*<sup>4</sup>, mène-t-il au contraire tout droit au communisme et à une humanité historiquement déterminée ?

À l'aune de la théorie économique néo-classique, on pourrait (paradoxalement) être tenté de donner raison à Marx : chez Walras par exemple, nulle trace du primat du sensible et des sensations particulières sur les idées générales – bien au contraire l'économiste présente-t-il son épistémologie comme rationnelle, parce que déductive, et héritière de la mécanique et de l'hydraulique<sup>5</sup>. À rebours du *topos* mentionné, nous aurions en réalité affaire à une analogie assez simple, l'empirisme étant au socialisme ce qu'est le rationalisme au libéralisme.

Résoudre cette contradiction apparente nous permettrait 1) de rapporter à ses fondements, non seulement anthropologiques, mais avant tout épistémologiques, la construction progressive de la figure de l'*homo œconomicus*. 2) De déterminer si la prise en compte des arguments de l'empirisme classique dans son opposition au rationalisme peut venir conforter la théorie néo-classique et sa conception de l'agent rationnel, ou révéler au contraire certaines de ses insuffisances, ou encore mettre en évidence une éventuelle césure entre libéralisme classique et néo-libéralisme.

Pour ce faire, la pensée de Turgot (1727-1781) nous paraît incontournable : économiste et philosophe, celui-ci est l'un des premiers théoriciens de la société capitaliste libérale – entre les

---

<sup>4</sup> Cf. Karl Marx, *La Sainte Famille, ou Critique de la critique critique*, Chap. VI, III, d. Précisons que Marx, dans ces pages, traite du matérialisme classique, et non pas explicitement de l'empirisme. Cependant, ce sont bien Locke et Condillac qu'il mentionne, et auxquels il attribue deux thèses (au moins) qui préfigurent celles du matérialisme historique : celles de l'égalité des hommes entre eux, et de leur détermination par les circonstances.

<sup>5</sup> Cf. Léon Walras, *Éléments d'économie politique pure ou théorie de la richesse sociale*, Paris, Economica, 1988, p. 53 : « Si l'économie politique pure, ou la théorie de la valeur d'échange et de l'échange, c'est-à-dire la théorie de la richesse sociale considérée en elle-même, est, comme la mécanique, comme l'hydraulique, une science physico-mathématique, elle ne doit pas craindre d'employer la méthode et le langage des mathématiques. La méthode mathématique n'est pas la méthode expérimentale, c'est la méthode rationnelle ».

## Marion Chottin

physiocrates<sup>6</sup>, qui font plutôt la théorie de la société agraire d'Ancien Régime<sup>7</sup>, et Adam Smith, dont il anticipe plusieurs thèses – et il se réclame, dans toute son œuvre, de l'épistémologie empiriste : selon lui, les idées viennent des sens, ainsi que l'a prouvé John Locke à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>. Notre question devient donc : y a-t-il un, voire plusieurs liens entre les thèses économiques de Turgot et sa théorie empiriste de la connaissance ? Afin d'y répondre, nous montrerons d'abord que la conception qu'il se fait de la société marchande du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme accomplissement de l'humanité, provient de l'application de la méthode empiriste aux faits sociaux. Puis nous nous demanderons si la figure de l'entrepreneur, que Turgot est l'un des premiers à théoriser<sup>9</sup>, constitue un effet de genèse empiriste.

---

<sup>6</sup> Voir notamment François Quesnay, *Ceuvres économiques complètes et autres textes*, Ch. Théré, L. Charles et J.-Cl. Perrot (éd.), Paris, Éditions de l'Ined, 2005 ; Paul Pierre Le Mercier de La Rivière, *L'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, Paris, Fayard, « Corpus des œuvres de philosophie en langue française », 2001.

<sup>7</sup> Cf. Jean Cartelier, « L'économie politique de Quesnay ou l'Utopie du royaume agricole », introduction à l'édition d'un choix de textes de Quesnay, sous le titre *Physiocratie*, Paris, Flammarion, 1991 ; Philippe Steiner, « L'économie politique du royaume agricole : François Quesnay », *Nouvelle histoire de la pensée économique, op. cit.*, vol. 1 ; Francine Markovits (dir.), « Nature et société au XVIII<sup>e</sup> siècle. Dossier Économie politique au XVIII<sup>e</sup> siècle. Pour servir à l'intelligence de *L'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, par Lemercier de La Rivière », *Corpus, revue de philosophie*, n° 40, 2002.

<sup>8</sup> Voir par exemple l'article « Existence » de l'*Encyclopédie*, dans Anne Robert Jacques Turgot, *Ceuvres de Turgot et documents le concernant, avec biographie et notes par Gustave Schelle* [abrégées par la suite OT], Paris, F. Alcan, 1913-1923, t. 1, p. 518.

<sup>9</sup> Si Yves Citton souligne que Turgot est « l'un des premiers inventeurs » du « libéralisme économique », il indique également que la figure de l'entrepreneur a été « théorisée dès Cantillon ». Cf. Y. Citton, « Turgot, poéticien et théoricien de l'invention : économie des discours et discours de l'économie », document de travail ; et Richard Cantillon, *Essai sur la nature du commerce en général*, Paris, Éditions de l'Ined, 1997.

## CORPUS, revue de philosophie

### **La société capitaliste comme stade le plus élevé du développement de l'humanité**

#### *Extension de la genèse empiriste à l'histoire de l'humanité*

Lorsque Turgot, dans plusieurs de ses textes, établit la genèse de la société marchande moderne, il adopte une démarche qui consiste à remonter jusqu'aux « idées sensibles »<sup>10</sup> caractéristiques des premières sociétés, puis à retracer de là l'histoire de l'humanité, pour établir que les nations actuelles sont toutes passées par les différents âges de l'esprit : enfance, âge adulte, maturité.

Or, une telle démarche est celle-là même que John Locke, et surtout Condillac, ont adoptée pour étudier l'entendement humain et l'acquisition de ses connaissances. En 1690, le philosophe anglais établit le premier une genèse systématique des idées complexes depuis les idées simples de sensation et de réflexion<sup>11</sup>, et en 1746, son disciple français, non seulement étend une telle genèse aux opérations de l'esprit (de la perception au jugement *via* l'attention, la mémoire et la réflexion), mais fait encore la théorie d'une telle méthode, qu'il nomme "analyse" et décompose en deux temps : une phase régressive, qui consiste à remonter jusqu'aux premiers temps du connaître (*i.e.* aux premières perceptions), suivie d'une phase progressive, qui, de

---

<sup>10</sup> Cf. Turgot, *Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain*, OT, t. 1, p. 216 : « Les connaissances les plus sublimes ne sont et ne peuvent être que les premières *idées sensibles* développées ou combinées, de même que l'édifice, dont la hauteur étonne le plus nos regards, s'appuie nécessairement sur cette terre que nous foulons aux pieds (...) ». Nous soulignons. Le titre et le contenu de l'ouvrage annoncent l'œuvre fameuse de Condorcet publiée en 1795. Cf. Nicolas de Condorcet, *Tableau historique des progrès de l'esprit humain*, J.-P. Schandeler et P. Crépel (éd.), Paris, Éditions de l'Ined, 2004.

<sup>11</sup> Cf. John Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, Paris, Vrin, 1998.

## Marion Chottin

là, décrit la formation des idées et facultés<sup>12</sup>. À distance des cartésiens, Condillac conçoit ainsi l'esprit humain progressivement, de son enfance à sa maturité, âge de réflexion atteint grâce aux signes du langage et à la maîtrise de l'attention qu'ils autorisent.

Rapprochée de ces sources, la méthode turgotienne apparaît aussitôt comme une extension de l'analyse empiriste, de l'individu jusqu'à l'espèce humaine<sup>13</sup>. Dès 1750 en effet, Turgot part de l'observation : « *On voit s'établir des sociétés, se former des nations, qui dominant tour à tour et obéissent à d'autres nations ; les Empires s'élèvent et tombent (...)*<sup>14</sup> », et entreprend de retracer l'histoire de l'humanité, comme Locke et Condillac avaient retracé celle de l'âme : « (...) le genre humain, *considéré depuis son origine*, paraît aux yeux d'un philosophe un tout immense qui, lui-même, a, comme chaque individu, son enfance et ses progrès<sup>15</sup> ».

Est-ce à dire que l'idée de progrès dans l'histoire<sup>16</sup> soit un effet d'empirisme ? S'il ne nous appartient pas ici de répondre à cette question, mentionnons cependant un point de nature à l'étayer : d'après Turgot, c'est parce que l'expérience constitue l'origine et la source des connaissances, et qu'elle est par définition cumulative, que le sens de l'histoire ne peut être que celui d'un progrès – et ce, en dépit des périodes de stagnation, et même de régression que les sociétés traversent, du fait des guerres, et plus généralement, des passions tumultueuses<sup>17</sup>.

---

<sup>12</sup> Cf. Étienne Bonnot de Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, Paris, Albin Michel, 1998.

<sup>13</sup> Sur les usages turgotiens de la mécanique cartésienne et de la dynamique leibnizienne, voir Francine Markovits, *L'ordre des échanges, philosophie de l'économie et économie du discours au XVIII<sup>e</sup> siècle en France*, Paris, PUF, 1986, chap. V.

<sup>14</sup> *Tableau philosophique*, *op. cit.*, p. 215. Nous soulignons.

<sup>15</sup> *Ibid.* Nous soulignons.

<sup>16</sup> Sur cette notion de progrès, voir Joël-Thomas Ravix et Paul-Marie Romani, « L'idée de progrès comme fondement des analyses économiques de Turgot », *op. cit.*

<sup>17</sup> Cf. *Plan du premier Discours sur la formation des gouvernements et le mélange des nations*, OT, t. 1, p. 284 : « Les hommes, instruits par l'expérience,

## CORPUS, revue de philosophie

La genèse condillacienne des connaissances individuelles est d'ailleurs, pour Turgot, principe d'intelligibilité de ces vicissitudes mêmes : d'après lui, rien d'étonnant à ce que l'humanité ait été lente en ses progrès, et ait mis beaucoup de temps à atteindre le stade de la raison, puisque, comme nous le montre le cas du nourrisson, les premières idées sont loin d'être aussitôt claires et distinctes :

Les idées naissent et s'assemblent dans notre âme presque à notre insu ; les images des objets viennent l'assaillir dès le berceau ; peu à peu nous apprenons à les distinguer, moins par rapport à ce qu'ils sont en eux-mêmes, que par rapport à nos usages et à nos besoins (...) <sup>18</sup>.

Et si les signes du langage, comme Condillac l'a établi, sont les moyens par lesquels les idées se lient entre elles, et constituent avec elles le véritable principe de la connaissance, ils sont aussi, comme Locke l'a souligné, les principaux vecteurs de l'erreur, en tant que les idées ainsi liées le sont d'abord confusément, avant que la réflexion déployée ne puisse s'y appliquer :

(...) les signes du langage s'impriment dans l'esprit encore faible, se lient par le moyen de l'habitude et de l'imitation, d'abord aux objets particuliers, puis parviennent à rappeler des notions plus générales : ce chaos d'idées, d'expressions, s'accroît et se confond sans cesse, et l'homme, quand il commence à chercher la vérité, se trouve au milieu d'un labyrinthe où il est entré les yeux bandés : faut-il s'étonner de ses erreurs <sup>19</sup> ?

---

deviennent plus et mieux humains » ; p. 285 : « Aucune mutation ne s'est faite qui n'ait amené quelque avantage ; car aucune ne s'est faite sans produire de l'expérience, et sans étendre, ou améliorer, ou préparer l'instruction ».

<sup>18</sup> *Tableau philosophique*, p. 219.

<sup>19</sup> *Ibid.*

## Marion Chottin

Les motifs du labyrinthe et de l'aveuglement, typiques de l'épistémologie des Lumières, et qui caractérisent ici les premiers temps de l'histoire humaine, s'enracinent ainsi, chez Turgot comme chez Diderot et d'Alembert, dans l'idée de déploiement génétique de l'esprit, ou de maturation progressive de la raison.

Mais l'essentiel réside, selon nous, dans le fait que le stade de l'accomplissement de la raison correspond strictement, pour Turgot, à la période qui est la sienne, ou plutôt qui la précède exactement et s'étend jusqu'à elle, à savoir le siècle de Louis XIV. Ainsi s'exclame-t-il à son propos : « Enfin, toutes les ombres sont dissipées : quelle lumière brille de toutes parts ! quelle foule de grands hommes dans tous les genres ! quelle perfection de la raison humaine !<sup>20</sup> ». Cette perfection est justifiée, très classiquement, par les progrès effectués dans les sciences, depuis Kepler, Galilée et Descartes, jusqu'à Newton et Leibniz, mais aussi dans le domaine des arts mécaniques et libéraux. Même si ce n'est donc pas tant dans la société marchande moderne, que dans les arts et les sciences, que Turgot situe l'accomplissement de la raison, il n'en demeure pas moins que le commerce constitue, selon lui, la condition matérielle de leurs progrès. Ainsi souligne-t-il :

(...) déjà les productions des deux mondes, rassemblées sous les yeux par un commerce immense, sont devenues le fondement d'une physique inconnue jusque-là, et dégagée enfin des spéculations étrangères (...)<sup>21</sup>.

Mais si le commerce mondial forme la condition de possibilité de l'accomplissement des sciences et des arts, comment se fait-il que, pour Turgot, seules les sociétés occidentales aient atteint une telle maturité d'esprit ? C'est alors qu'il fait intervenir le facteur politique : « (...) l'esprit de commerce suppose une propriété des biens indépendante de toute autre force que celles des lois : il ne peut s'accoutumer aux avanies orientales<sup>22</sup> ». Ainsi, seul un État

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 234.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 233.

<sup>22</sup> *Plan du premier Discours*, p. 287.

## CORPUS, revue de philosophie

de droit rend possible le développement de la société marchande, et par là-même celui des sciences et des arts, de telle sorte que celle-ci correspond à un stade de la genèse de l'esprit qui n'est atteint que dans les sociétés occidentales. L'application de la genèse empiriste aux faits sociaux permet donc bien à Turgot d'élever la société marchande européenne de l'âge classique et des Lumières au stade suprême du développement de l'esprit rationnel.

### *Une genèse fictionnelle*

Mais quel est le statut exact de son discours ? La difficulté de l'indiquer d'emblée tient au fait que Turgot ne se contente pas exactement de formuler en philosophe « quelques réflexions sur la naissance, les accroissements, les révolutions des sciences et des arts, *rapprochées de la suite des faits historiques*<sup>23</sup> » pour dégager de là, au moyen de la thèse empiriste de la genèse des facultés, les différents âges par lesquels est passé l'esprit humain : il remonte *en deçà* des débuts de l'histoire, *i.e.* en deçà de l'invention de l'écriture, pour considérer l'espèce humaine en son commencement véritable, « dans les premiers temps<sup>24</sup> » de son existence, et produire une genèse des sociétés telle qu'elle puisse être de droit sans lacune.

Il part donc d'un état pré-historique du genre humain, et reconstitue en pensée les principaux faits caractéristiques de son évolution. Cette reconstitution des faits préalable à la naissance de l'écriture est ainsi, à proprement parler, une *fiction*, dont l'élaboration est permise, dans le texte de Turgot, par rien moins que la Genèse elle-même<sup>25</sup> :

Les Livres Saints, après nous avoir éclairés sur la création de l'Univers, l'origine des hommes et la naissance des premiers arts, nous font bientôt voir le genre humain concentré de

---

<sup>23</sup> *Tableau philosophique*, p.216. Nous soulignons.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 217.

<sup>25</sup> Voir aussi le *Plan du Premier discours*, p. 278 : « Dans ce silence de la raison et de l'histoire, un *livre* nous est donné comme dépositaire de la Révélation ».



## Marion Chottin

nouveau dans une seule famille par un déluge universel. À peine commençait-il à réparer ses pertes, que la division miraculeuse des langues força les hommes de se séparer. La nécessité de s'occuper des besoins pressants de la nourriture dans des déserts stériles et qui n'offraient que des bêtes sauvages, les obligea de s'écarter les uns des autres dans toutes les directions et hâta leur diffusion dans tout l'Univers. Bientôt les premières traditions furent oubliées, les nations séparées par de vastes espaces et plus encore par la diversité des langages, inconnues les unes aux autres, furent presque toutes plongées dans la même barbarie où nous voyons encore les Américains<sup>26</sup>.

Sur cette question du rôle de la Genèse comme point de départ de la fiction génétique des temps anté-historiques, la différence est sensible entre le *Tableau philosophique* et le *Plan d'un premier discours sur l'histoire universelle*. Tandis que le texte que nous venons de citer établit une continuité stricte entre l'histoire sainte et la genèse empiriste, le *Plan* introduit une coupure explicite entre ces deux récits. Dans ce texte, Turgot écrit ainsi à propos de la Bible que « [c]e livre ne s'oppose (...) point à ce que nous recherchions comment les hommes ont pu se répandre sur la terre, et les sociétés politiques s'organiser<sup>27</sup> ». Ainsi, tandis qu'il faisait comme si, dans le *Tableau*, la Genèse elle-même enseignait la raison pour laquelle les hommes s'étaient dispersés sur la terre, Turgot soutient désormais *qu'elle n'empêche pas une telle recherche* – comme si, au final, elle n'en disait rien ou presque, et laissait l'esprit humain libre de conjecturer. Bien plus, selon Turgot, le livre de la Genèse « (...) donne à ces intéressants événements [sc. la dispersion des hommes et l'organisation des sociétés politiques] un nouveau point de départ, semblable à celui qui aurait eu lieu, *quand les faits qu'il nous raconte ne seraient pas devenus un objet de notre foi*<sup>28</sup> ». Nulle trace désormais de l'épisode de la tour de Babel, devenu superflu, dans la mesure

---

<sup>26</sup> *Tableau philosophique*, p. 216.

<sup>27</sup> *Plan du premier Discours*, p. 278.

<sup>28</sup> *Ibid.* Nous soulignons.

## CORPUS, revue de philosophie

où la rareté des ressources naturelles explique aussi bien que lui la dispersion des hommes sur la surface de la Terre<sup>29</sup>. Ainsi, l'histoire de Noé et des siens au sortir du déluge correspond à la situation, qui peut sembler naturelle, de la première famille humaine apparue sur la Terre : non seulement cette histoire fournit un point de départ à la genèse des sociétés, mais, en se substituant à celle d'Adam et Ève et de leurs enfants, dans laquelle Dieu ne cesse d'intervenir, elle permet, tout à fait paradoxalement, de se passer de la croyance, et ouvre la voie à la raison.

Envisagé comme fiction, le récit turgotien paraît plus encore hériter des genèses condillacienne et lockéenne. Si, dans *l'Essai sur l'entendement humain*, le recours à la fiction demeure ponctuel, et subordonné à une analyse de l'esprit qui s'effectue au présent, sans remontée jusqu'à ses premiers pas, *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines* fait du récit fictionnel l'autre nom de la genèse. En effet, et comme l'a souligné André Charrak<sup>30</sup>, la genèse empiriste possède une « dimension rétroactive », en vertu de laquelle les nouveaux acquis de l'expérience modifient les précédents, au point de les rendre, au présent, méconnaissables. C'est ainsi, d'après Condillac, que l'apparition, chez l'enfant, des premières idées (ou images d'objets) supprime définitivement les sensations (ou modifications de l'âme strictement subjectives) qui en constituent cependant le fondement. Pour atteindre les premiers temps du connaître, il est donc nécessaire, selon l'abbé, de quitter le terrain de la stricte introspection, et de se projeter en pensée dans l'esprit d'un homme qui ouvre les yeux sur le monde, jusqu'à atteindre de nouveau, progressivement, le stade de l'observation des faits de

---

<sup>29</sup> *Ibid.* : « Sans provisions, au milieu des forêts, on ne put s'occuper que de la subsistance. Les fruits que la terre produit sans culture sont trop peu de chose ; il fallut recourir à la chasse des animaux qui, peu nombreux et ne pouvant dans un canton déterminé fournir à la nourriture de beaucoup d'hommes, ont par là même accéléré la dispersion des peuples et leur diffusion rapide ».

<sup>30</sup> Cf. André Charrak, *Empirisme et théorie de la connaissance*, Paris, Vrin, 2009, p. 70.

## Marion Chottin

conscience. Ainsi, l'analogie entre la genèse empiriste de l'individu et celle du genre humain semble à son comble – et ce, d'autant que deux éléments accréditent l'idée d'un héritage direct de l'une à l'autre. 1) Dans l'*Essai* de Condillac, le premier livre de la *Bible* constituait déjà le point de départ de la genèse – ou plutôt des deux genèses ; celle, d'abord, des opérations de l'esprit humain, qui, conformément à l'union post-lapsaire de l'âme et du corps, débute avec la perception sensible, et celle, ensuite, du langage articulé, qui prend pour point de départ...un couple d'enfants sauvés du déluge. Chez Condillac, la référence à la Genèse remplit ainsi la fonction même qu'elle remplira chez Turgot quelques années plus tard, à savoir, satisfaire les croyants, mais surtout aider la pensée à imaginer du vraisemblable. 2) Figure dans l'*Essai* de l'abbé une césure analogue à celle que l'auteur du *Tableau* et du *Plan* introduira entre la phase proprement fictionnelle de la genèse, qui prend fin à l'invention de l'écriture, et sa phase philosophico-historique, qui débute avec elle. En effet, les éléments de la genèse qui, dans l'*Essai*, sont aujourd'hui méconnaissables et demandent à être appréhendés par la fiction sont précisément ceux qui se situent *avant* l'institution des signes et la liaison des idées qu'ils autorisent – dans la mesure où ce sont les signes qui, notamment, permettent la transformation des sensations en idées. C'est la raison pour laquelle Condillac fait de la liaison des idées – et non de la perception sensible – le véritable principe de la connaissance humaine, en tant qu'il est le premier stade de la genèse à pouvoir faire l'objet d'une aperception<sup>31</sup>. Ainsi, chez Turgot comme chez son prédécesseur, le recours à la fiction, loin d'entraver ou de réduire la rationalité, vient au contraire l'étendre jusqu'aux origines de l'homme, et fonder son déploiement.

Puisque c'est la genèse fictionnelle appliquée aux faits sociaux qui permet, *in fine*, d'établir que la société marchande moderne est partie prenante du stade le plus élevé du déploiement de l'esprit, nous pouvons affirmer l'existence d'un premier lien fort entre empirisme et libéralisme. Cependant, dans la mesure

---

<sup>31</sup> Cf. M. Chottin, « La liaison des idées chez Condillac : le langage au principe de l'empirisme », in *Astérior*, 12/2014, <https://asterion.revues.org/2503>.

## **CORPUS, revue de philosophie**

où l'affirmation d'un rapport étroit entre commerce d'un côté, et progrès des sciences et des arts de l'autre, n'est pas uniquement, loin s'en faut, un motif libéral, et peut être compatible avec le refus de la concurrence libre et non faussée, un tel résultat est encore largement insuffisant pour soutenir que l'empirisme conduit tout droit au libéralisme. Il nous faut donc à présent effectuer un grossissement, et centrer nos analyses sur la distinction turgotienne des catégories sociales – car c'est là où se situe, dans les *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses* (1766), la genèse d'une figure authentiquement libérale, à savoir, celle de l'entrepreneur.

### **La figure de l'entrepreneur : un effet de genèse empiriste ?**

*Les différences naturelles entre les ingenia à l'origine des premières inégalités sociales*

Ce que l'empirisme vient incontestablement fonder anthropologiquement, c'est l'homme de la recherche indéfinie des plaisirs sensibles. Dans l'article « Existence » de l'*Encyclopédie*, Turgot s'appuie, en effet, sur l'analyse empiriste de la perception, pour soutenir que tout individu est déterminé à se mouvoir par les sensations de plaisir et de peine suscitées en lui par les objets du dehors :

Les objets dont nous observons la distance et les mouvements autour de notre corps, nous intéressent par les effets que ces distances ou ces mouvements nous paraissent produire sur lui, c'est-à-dire par les sensations de plaisir et de douleur que ces mouvements peuvent nous donner. La présence de ces objets devient la source de nos désirs et de nos craintes, *et le motif des mouvements de notre corps*, dont nous dirigeons la marche au milieu de tous les autres corps, précisément comme un pilote conduit une barque sur une mer semée de rochers et couvertes de barques ennemies<sup>32</sup>.

---

<sup>32</sup> Turgot, article « Existence », *op. cit.*, p. 522. Nous soulignons.

## Marion Chottin

À partir de la sensation, qui constitue, selon lui, le premier rapport de l'homme au monde, Turgot voit ainsi se générer un mouvement (tant physique que moral) qui tend, par nature, au plaisir sensible, et qui ne cessera plus, jusqu'à sa mort, d'animer l'individu<sup>33</sup>. Ainsi, la genèse empiriste fondée sur le primat du sensible produit manifestement, dans son œuvre, une anthropologie – à tout le moins des éléments anthropologiques – qui font autant rupture avec l'idée d'une humanité vouée à laver ses péchés par la contrition, qu'avec celle d'un bonheur terrestre identifié à l'ataraxie et au repos de l'âme : désormais, l'homme est un être sensible et qui aspire à jouir<sup>34</sup>.

Cependant, nous sommes encore loin à ce stade de l'individu calculateur et rationnel : la recherche du plaisir sensible peut certainement prendre de très diverses figures, de celle de l'*homo oeconomicus* jusqu'à celle du dissipateur. Le texte des *Réflexions* le confirme. S'il ne fait pas mention de la thèse selon laquelle les idées viennent des sens, celui-ci situe néanmoins lui aussi son discours au cœur de la genèse empiriste – plus exactement au stade, pré-historique, des cultivateurs, qui, le *Tableau* nous l'a appris, fait suite à celui des chasseurs et des pasteurs. Or, voici ce que Turgot y écrit dans les toutes premières pages, lorsqu'il s'agit pour lui de justifier l'inégale répartition des terres entre les différents propriétaires-cultivateurs : « Le contraste de l'intelligence, de l'activité et surtout de l'économie des uns avec l'indolence,

---

<sup>33</sup> Cf. M. Chottin, « Comment fonder le moi intéressé ? La fiction de l'homme originaire dans Condillac et Turgot », *op. cit.*

<sup>34</sup> Nous reviendrons sur ce point, mais indiquons déjà que de nombreux passages des *Réflexions* présupposent une telle tendance de l'homme à l'amplification indéfinie de son mouvement désirant. Voir, par exemple, le § II, OT, t. 2, p. 534 (« Or, les premiers qui ont cultivé ont probablement cultivé autant de terrain que leurs forces le permettaient et, par conséquent, plus qu'il n'en fallait pour les nourrir »), le § IV, p. 536 (« Le laboureur tirait de son champ la plus grande quantité de productions possible (...) »), ou encore le § XXXI, p. 552 (« Dans cette convention, il est naturel que chacun désire de recevoir le plus qu'il peut et de donner le moins qu'il peut »).

## CORPUS, revue de philosophie

l'inaction et la dissipation des autres, fut un quatrième principe d'inégalité et le plus puissant de tous<sup>35</sup> ».

Remarquons l'étrangeté de l'équivalence entre, d'un côté, intelligence, activité et économie, et, de l'autre, indolence, inaction et dissipation, chacun des trois termes s'inscrivant manifestement dans une chaîne causale : pour Turgot, les talents innés engendrent le travail et la pratique de l'économie, quand leur absence conduit au contraire à la paresse et à la dissipation, *i.e.* au luxe. Tout se passe donc comme si, selon lui, le mouvement suscité par les objets du dehors se spécifiait en fonction d'une tendance innée vers l'une ou l'autre de ces deux orientations.

Le fait qu'un résidu d'innéisme vienne ainsi se loger au cœur de la genèse empiriste se voit confirmé par le texte du *Tableau*. Il semblerait que l'on assiste, dans ces pages, à la faillite de l'épistémologie empiriste. Comme le soulignera Marx un siècle plus tard, et Turgot dans ces lignes, celle-ci tend en effet à fonder, bien plutôt, l'égalité naturelle des hommes entre eux :

(...) les ressources de la nature et le germe fécond des sciences se trouvent partout où il y a des hommes. (...) les mêmes sens, les mêmes organes, le spectacle du même Univers, ont partout donné aux hommes les mêmes idées, comme les mêmes besoins et les mêmes penchants leur ont partout enseigné les mêmes arts<sup>36</sup>.

Mais comment comprendre alors l'inégal avancement des peuples dans la grande marche du progrès<sup>37</sup> ? Comment se fait-il

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, § XII, p. 540.

<sup>36</sup> *Tableau philosophique*, p. 216.

<sup>37</sup> Nous avons que, dans *Race et histoire*, Lévi-Strauss souligne le fait que l'idée de progrès historique uniforme et linéaire conduit à considérer les différentes cultures comme autant de stades par lesquels les sociétés les plus avancées sont passées. Turgot n'échappe pas à cette pente ethnocentriste : « (...) dans cette inégalité variée à l'infini, l'état actuel de l'Univers, en nous présentant à la fois toutes les nuances de la barbarie et de la politesse semées sur la terre, nous montre en quelque sorte sous un seul coup d'œil les monuments, les vestiges de tous les pas de l'esprit

## Marion Chottin

que les américains atteignent à peine, d'après Turgot, l'enfance de l'esprit, et se situent encore au stade de la barbarie ? Lui-même s'interroge : « La nature n'est-elle donc pas partout la même ?<sup>38</sup> ». C'est sous la forme d'une résolution de ce problème qu'apparaît, dans le texte, le résidu d'innéisme : « Sans doute l'esprit humain renferme partout le principe des mêmes progrès ; mais la nature, *inégale en ses dons*, a donné à certains esprits une abondance de talents qu'elle a refusée à d'autres (...)»<sup>39</sup> ».

Rapporté au *Tableau*, le partage effectué par les *Réflexions* entre deux espèces de cultivateurs apparaît ainsi clairement comme celui qui sépare deux sortes de *natures*. Nous avons donc bien affaire ici à une trace d'innéisme, résiduelle relativement au soin que prend Turgot pour appliquer au plus près la genèse empiriste de ses prédécesseurs<sup>40</sup>, mais décisive dans le rôle qu'elle est amenée à jouer dans cette même genèse : principe causal plus puissant que les différences de forces physiques entre les hommes (première source d'inégalité d'après le texte), plus puissant aussi que les différences de fertilité des terrains

---

humain, l'image de tous les degrés par lesquels il a passé, et l'histoire de tous les âges » (*Tableau philosophique*, p. 217).

<sup>38</sup> *Ibid.*

<sup>39</sup> *Ibid.* Nous soulignons. Les *Recherches sur les causes du progrès et de la décadence des sciences et des arts* de 1748 (OT, t. 1) indiquent la façon dont cette inégalité des dons naturels s'exprime au niveau physiologique : « Un arrangement heureux des fibres du cerveau, plus ou moins de force et de délicatesse dans les organes des sens et de la mémoire, un certain degré de vitesse dans le sang, voilà probablement la seule différence que la nature met entre les hommes. Il y a entre les âmes une inégalité réelle (...) » (p. 139).

<sup>40</sup> Soulignons que les prédécesseurs de Turgot ne sont pas mieux que lui parvenus à épurer leurs genèses de toute trace d'innéisme. Dans ses *Pensées sur l'éducation*, Locke écrit ainsi que « (...) les neuf dixièmes des hommes que nous connaissons », et non la totalité d'entre eux, « sont ce qu'ils sont, bons ou mauvais, utiles ou nuisibles, par l'effet de leur éducation » (*Quelques pensées sur l'éducation*, Paris, Vrin, 2007, préambule, §1, p. 49). Et Condillac ne parvient pas à expliquer la variété des tempéraments humains sans se référer à l'idée d'imaginations naturellement diverses. (*Essai*, *op. cit.*, I, II, IX, § 87, p. 92).

## CORPUS, revue de philosophie

(deuxième source d'inégalité), et que celles du nombre d'enfants par famille (troisième source), l'inégalité naturelle des esprits, constitue, chez Turgot, ce qui fonde, avant toute autre chose, celle de la propriété et des fruits du travail. Ainsi, pour éviter l'égalité naturelle des hommes entre eux, à laquelle devrait le conduire son empirisme, Turgot n'hésite pas à injecter, au départ de sa genèse, une dose certaine d'innéisme. Dans ce cadre, ce n'est donc pas tant l'empirisme, ou le primat des idées sensibles, que son contraire, qui engendre la figure de l'agent économe et rationnel.

Cependant, le *Tableau* nous empêche d'achever ici l'analyse. À propos des dons offerts par la nature à certains hommes, Turgot y écrit en effet que « de la variété infinie [des] circonstances, naît l'inégalité du progrès des nations<sup>41</sup> ». Comment comprendre le fait que, subitement, l'inégal avancement des peuples sur l'échelle du progrès apparaisse non plus comme l'effet de l'inégalité des dons naturels, mais comme celui des circonstances ?

### *Primauté des circonstances sur les dons naturels dans la détermination des tempéraments économiques*

C'est, de nouveau, l'idée de « dimension rétroactive » de la genèse qui vient lever l'embarras : si, de fait, les genèses empiristes peinent à se défaire, en leurs fondements, de toute trace d'innéisme – ce qui, au demeurant, ne correspond peut-être pas tant à une défaite de la méthode qu'à un souci de conformité au vrai – elles parviennent généralement, par la suite, à réduire ces résidus, *i.e.* à faire en sorte que l'inné en l'homme disparaisse, et devienne historique. L'*Essai* de Condillac offre déjà une illustration d'une telle réduction. Lorsqu'il s'agit pour lui, dans la seconde partie de son livre, d'établir la genèse du langage et de la diversité des langues, l'abbé est en effet conduit à mobiliser la théorie des climats héritée de Montesquieu, en vertu de laquelle, pour faire bref, le tempérament d'un peuple est relatif aux caractéristiques climatiques du territoire où il vit<sup>42</sup>. Bien sûr,

---

<sup>41</sup> *Tableau philosophique*, p. 217.

<sup>42</sup> Condillac, *Essai*, II, XV, 142, p. 258.



## Marion Chottin

Condillac procède ainsi à une certaine externalisation des déterminismes des mœurs, qu'il ne considère pas comme inhérents à l'organisation physique de tel ou tel groupe humain. Il n'en reste pas moins que le climat demeure une causalité d'ordre naturel. Or, l'auteur de *l'Essai* souligne, peu après, que le tempérament d'un peuple en vient progressivement à être déterminé par une externalité d'ordre politique – de sorte qu'il n'est, à terme, plus possible d'établir de corrélation entre les mœurs d'un peuple et le climat qu'il supporte<sup>43</sup> : au final, « [l]e caractère d'un peuple souffre (...) à peu près les mêmes variations que son gouvernement et il ne se fixe point que celui-ci n'ait pris une forme constante<sup>44</sup> ». Ainsi, chez Condillac, de même que la naissance de la réflexion fait disparaître les sensations au profit des idées, de même la stabilisation de l'autorité politique atténue, voire supprime le rôle initialement joué par le climat, au profit du gouvernement.

Dans le *Tableau* de Turgot, les choses se passent exactement de la même façon. Après avoir indiqué que la nature ne distribuait pas les mêmes talents à tous les hommes, celui-ci précise en effet que ces dons naturels se rencontrent à parts égales sur les différents points du globe : « (...) le génie que la nature, en le distribuant à quelques hommes, a cependant répandu sur la masse totale à des distances égales à peu près, agit sans cesse (...)»<sup>45</sup>. Ainsi, Turgot conçoit qu'il existe non pas des *peuples*, mais des *individus* naturellement plus doués que d'autres, et estime encore que ces inégalités naturelles, qui, certes, voient croître leur influence dans les premiers temps de l'histoire humaine, sont cependant subordonnées aux circonstances dont dépend leur éclosion – et qu'au final, les écarts entre les peuples ne proviennent plus que de celles-ci : « (...) les circonstances développent ces talents ou les laissent enfouis dans l'obscurité ; et, de la variété infinie de ces circonstances, naît l'inégalité du

---

<sup>43</sup> La critique condillacienne de l'influence du climat sur le « caractère » d'un peuple sera d'ailleurs reprise, dès 1748, par le Turgot des *Recherches sur les causes du progrès* (*op. cit.*, p. 140).

<sup>44</sup> Condillac, *Essai*, p. 258.

<sup>45</sup> Turgot, *Tableau philosophique*, p. 218. Nous soulignons.

## CORPUS, revue de philosophie

progrès des nations<sup>46</sup> ». Ainsi, Turgot finit par retrouver la thèse, simplement esquissée par Condillac, suivant laquelle le « caractère » d'un peuple constitue un effet du politique, qui en vient à inverser, de façon rétroactive, l'ordre de causalité premier entre génie et progrès :

Les passions se développèrent avec le génie ; l'ambition prit des forces ; la politique lui prêta des vues toujours plus vastes : les victoires eurent des suites plus durables et formèrent des empires dont les lois, les mœurs, le gouvernement, influant diversement sur le génie des hommes, *deviennent une espèce d'éducation générale pour les nations, et mettent entre un peuple et un peuple la même différence que l'éducation met entre un homme et un homme*<sup>47</sup>.

Mais l'essentiel réside pour nous dans le fait que la « dimension rétroactive » de la genèse joue à plein pour ce qui est aussi des tempéraments économiques, et en particulier de la figure de l'entrepreneur. Certes, les *Réflexions* considèrent que les groupements d'hommes devenus laboureurs se partagent initialement en deux *natures* principales, celle des économes d'un côté, et celle des dissipateurs de l'autre. Nous l'avons vu : ces différences naturelles au niveau des *ingenia* viennent fonder, dans le texte, les premières inégalités matérielles. Soulignons à présent que les cultivateurs économes *parce qu'intelligents* sont précisément les individus talentueux qui, dans le *Tableau*, inaugurent le progrès des sociétés et participent à l'instauration du politique. En effet, selon les *Réflexions*, les laboureurs économes ne tardent pas à profiter des errements des indolents, et à s'approprier par là même davantage de terrains qu'ils n'en peuvent cultiver. Ils cessent alors de travailler eux-mêmes leurs terres, et en viennent à salarier ceux qui n'ont plus en leur possession que la force de leurs bras. Cultivateurs et propriétaires sont alors distingués, ce qui permet à ceux-ci d'occuper leurs

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 217.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 218. Nous soulignons.

## Marion Chottin

loisirs aux choses publiques<sup>48</sup>. Mais les propriétaires ne se contentent pas d'être à l'origine de la société politique et de ses lois<sup>49</sup> – en somme, de prendre les rênes du pouvoir<sup>50</sup> : leur tempérament rationnel les pousse encore à mettre de côté une partie de leurs revenus – autrement dit, à constituer un capital. C'est ainsi que le propriétaire devient capitaliste.

La possession d'un capital incite alors les propriétaires-capitalistes à devenir *entrepreneurs*. Il est en effet bien plus rentable d'investir de l'argent dans des entreprises, qu'elles soient de culture ou d'industrie, que d'employer celui-ci à l'achat de nouvelles terres<sup>51</sup>. D'après ces paragraphes des *Réflexions*, la figure de l'entrepreneur résulte ainsi clairement des *ingenia* économes décrits au seuil de l'ouvrage : l'entrepreneur est le cultivateur rationnel devenu patron.

Cependant, à la fin des *Réflexions*, voici ce qu'écrit Turgot :

Il est même généralement vrai que, quoique les propriétaires aient plus de superflu, ils épargnent moins, parce qu'ayant plus de loisir, ils ont plus de désirs, plus de passions ; ils se regardent comme plus assurés de leur fortune ; ils songent plus à en jouir agréablement qu'à l'augmenter : le luxe est leur partage. Les salariés, et surtout les entrepreneurs des autres classes, recevant des profits proportionnés à leurs avances, à leurs talents, à leur activité, ont (...) un superflu au-delà de leur subsistance, et presque tous, livrés uniquement à leurs entreprises, occupés à accroître leur fortune, détournés par leur travail des amusements et des passions dispendieuses, épargnent tout leur superflu pour le reverser dans leur entreprise et l'augmenter<sup>52</sup>.

---

<sup>48</sup> Cf. *Réflexions*, § XV, p. 541-542.

<sup>49</sup> Ces lois viennent alors inscrire dans le Droit l'inégale répartition de la propriété.

<sup>50</sup> Dans une perspective marxienne, nous dirions que l'on assiste ici à la genèse de l'appropriation de l'État par la classe dominante.

<sup>51</sup> Cf. *Réflexions*, § LX, p. 568-569.

<sup>52</sup> *Ibid.*, § XCIX, p. 600-601.

## CORPUS, revue de philosophie

A la première lecture, ce texte étonne et embarrasse, tant il semble contredire les passages précédemment mentionnés, dans lesquels les propriétaires étaient précisément ceux, qui, du fait de leur tempérament économe, avaient pu devenir capitalistes, et de là entrepreneurs. Or, voici que Turgot les décrit comme de purs et simples dissipateurs !

Il faut comprendre qu'il s'agit ici d'un stade ultérieur de la genèse. Plus haut dans le récit, tous les propriétaires ne sont pas devenus entrepreneurs : certains (plus rationnels que ceux qui ont perdu leurs biens, mais moins que ceux qui ont investi) ont préféré acheter toujours plus de terres, et vivre du produit de celles-ci. Devenus riches avant même que les entrepreneurs ne fassent leur apparition, ces grands propriétaires sont ceux dont il est question dans ce paragraphe des *Réflexions* – *i.e.* ceux qui sont décrits comme s'adonnant au luxe. Or, le passage de l'*ingenium* économe (qui a suscité l'enrichissement et l'achat de terres) à l'*ingenium* dissipateur s'explique aisément, dès lors que l'on songe, avec Turgot, qu'il est

(...) assez naturel qu'un homme riche désire de jouir tranquillement de sa richesse, et qu'au lieu d'employer tout son temps à des travaux pénibles, il préfère de donner une partie de son superflu à des gens qui travaillent pour lui<sup>53</sup>.

Il est ainsi remarquable de voir ici à l'œuvre la « dimension rétroactive » de la genèse : sous l'effet d'externalités bien précises<sup>54</sup> (les circonstances économiques, en l'occurrence la richesse disponible), le tempérament économe d'une partie des propriétaires a progressivement disparu, et laissé place à son antithèse, l'indolence. Mais il y a plus.

---

<sup>53</sup> *Ibid.*, § XIII, p. 541.

<sup>54</sup> Nous avons donc ici un cas supplémentaire de ces sujets construits, et effets davantage que principes, que Francine Markovits a vus à l'œuvre dans de nombreux textes des Lumières. Cf. F. Markovits, *Le décalogue sceptique. L'universel en question au temps des Lumières*, Paris, Hermann, 2011.

## Marion Chottin

Certes, les entrepreneurs dont il est question dans ce § XCIX des *Réflexions* sont bien issus des propriétaires les plus rationnels, *i.e.* de ceux qui ont préféré investir une partie de leur revenu dans des entreprises, plutôt que d'acheter des terres. Mais on y lit aussi que le travail les détourne « des amusements et des passions dispendieuses » : si leurs profits viennent bien initialement de leurs talents innés, l'augmentation de ce profit au moyen de son investissement a clairement pour origine, dans ces lignes, non pas une quelconque « nature », mais leur activité même. Ainsi, le travail devient, au fil du temps, une cause de l'*ingenium* capitaliste bien plus puissante que le talent inné – au point que Turgot cite également les « salariés » parmi ceux que l'activité professionnelle divertit des désirs et passions qui mènent au luxe. Ce que nous lisons dans ces pages, est donc non seulement la genèse de la figure de l'entrepreneur, mais encore de celle de l'*homo œconomicus* en général, *i.e.* de celui qui, sans être nécessairement parvenu au stade de la direction d'entreprise, accumule de l'argent et se comporte – rationnellement selon Turgot – comme un prétendant à cette fonction.

Si, au terme de la genèse, salariés et entrepreneurs se trouvent mus par le même désir capitaliste, et les grands propriétaires fonciers amenés seuls à dissiper leur richesse, Turgot peut aisément conclure que dans les sociétés modernes, la très grande majorité des hommes sont « intéressés et occupés à amasser des capitaux<sup>55</sup> ». En somme, l'auteur des *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses* rend compte, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, du processus de généralisation d'une tendance qui nous est peut-être plus contemporaine que jamais, celle de l'*ingenium* entrepreneurial.

### Conclusion

En tant qu'elles résultent de l'application d'une méthode élaborée par Locke et Condillac, la figure de l'entrepreneur, mais aussi celle de l'*homo œconomicus*, constituent bien, chez Turgot,

---

<sup>55</sup> *Ibid.*, § LXXXI, p. 589.

## CORPUS, revue de philosophie

des effets d'empirisme. C'est dire qu'elles sont les produits d'une genèse ancrée dans un récit fictionnel, seul susceptible d'atteindre l'origine véritable de l'humanité, marquée par l'existence exclusive des idées sensibles et des passions primitives. Mais est-ce à dire qu'elles en sont des productions *nécessaires* ? Si l'on demande par là si l'empirisme conduit à affirmer que la totalité des hommes désirent devenir entrepreneurs, la réponse à cette question vient à l'instant d'être produite : le primat empiriste de la sensation sur la raison produit aussi bien l'antithèse de l'*homo œconomicus*, à savoir l'*homo prodigus*. L'épistémologie empiriste permet à Turgot de penser, depuis la figure de l'homme en perpétuelle recherche de plaisirs sensibles, la *généralisation* du tempérament rationnel et économe, mais non pas de poser son *universalisation*.

Et si l'on demande si la production (générale) de l'*homo œconomicus* s'effectue sous la *modalité* de la nécessité, la réponse est de nouveau négative. En tant que véritable moteur de l'accroissement des richesses dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'entrepreneur constitue certes, pour Turgot, la figure économique qui est de toutes la plus rationnelle, et celle qui contribue le plus à la prospérité de la société. Mais ce n'est pas pour autant qu'elle incarne le terme du progrès. Le XVIII<sup>e</sup> siècle n'est pas, pour Turgot, celui de la fin de l'histoire : le progrès de la raison est selon lui indéfini. Par suite, ce n'est peut-être qu'au siècle des Lumières que la raison accomplie se manifeste sous les traits de l'entrepreneur : rien n'interdit à ce que celui-ci devienne un jour la figure de la déraison, comme l'est devenu le propriétaire foncier du temps des premières manufactures. Surtout, cette incarnation, à l'âge classique, du progrès de l'esprit par la figure de l'entrepreneur n'avait rien, pour Turgot, d'un passage obligé de la raison en marche. Il existe certes, selon lui, une Providence œuvrant à sa réalisation. Mais l'intentionnalité divine n'empêche en rien, d'après lui, la contingence des actions humaines<sup>56</sup>. Ainsi, comme l'atteste le fait que ce n'est pas une nature humaine, mais

---

<sup>56</sup> Dit autrement, le caractère téléologique de l'histoire n'implique pas son nécessitarisme.

## Marion Chottin

un type (circonstanciel) d'activité économique, qui l'a progressivement suscitée, la généralisation du tempérament entrepreneurial constitue non pas ce qui devait nécessairement survenir, mais ce dont il convenait de rendre compte génétiquement, pour en produire l'intelligibilité<sup>57</sup>. Loin de l'essentialiser, l'empirisme, chez Turgot, dénature donc la figure de *l'homo oeconomicus*, en en faisant rien de plus qu'un effet contingent, et sans doute éphémère, de l'histoire humaine.

**Marion CHOTTIN**  
**Institut d'Histoire de la Pensée Classique, ENS-Lyon**  
**Centre d'Histoire des Systèmes de Pensée Moderne,**  
**Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne**

---

<sup>57</sup> S'il est bien connu que la démarche de Turgot s'oppose à celle des Physiocrates, en cela qu'il sépare radicalement l'ordre de la nature, éternel et nécessaire, de la succession des hommes, inscrite dans la contingence de l'histoire, la mise au jour de son épistémologie empiriste, adossée à l'idée de « dimension rétroactive » de la genèse, permet, d'après nous, de saisir la façon dont il justifie une telle conception du devenir historique. Mentionnons cependant la continuité historique et théorique entre les Physiocrates et Turgot – continuité soulignée par Francine Markovits qui écrit, au sujet des premiers : « (...) en portant l'impôt sur la rente foncière, qui est la seule plus-value, on écarte toute intervention de l'État dans l'industrie : le "laissez-faire, laissez-passer" libère l'industrie de toute intervention de l'État et rend possible le capitaliste dans le propriétaire foncier » (*L'ordre des échanges, op. cit.*, p. 226).

